

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 57 (1928)
Heft: 11

Rubrik: Variété

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VARIÉTÉ

DANS LES ALPES

L'ennui de la montagne me pousse à quitter ma plaine de la Broye pour courir vers les hauteurs. C'est toujours avec une nouvelle émotion qu'on revoit le sentier de l'alpage, qu'on traverse la sombre forêt, qu'on regarde les glaciers étincelants. Ce chemin à mulets longe les précipices, côtoie le torrent, les bisses bavards. Tout cela nous redonne la vie, à nous qui n'avons qu'un horizon, là-bas, au fond de la vallée. C'est de la fatigue sans doute, mais de la bonne fatigue, qui repose l'esprit, qui mâte le corps, qui élève l'âme.

Le Valais m'attire, bonne terre des humbles et des poètes, des hauts sommets, des aurores bleus, des crépuscules roses.

Le 15 août 1926, à 3 h. du matin, nous cheminions, mon fils aîné, qui connaît bien le pays, et moi, votre serviteur, sur la route de Naters, avec l'intention de remonter la vallée de Conches pour arriver à Gletsch ; de là, grimper la Furka et redescendre la vallée d'Urseren, pour aboutir enfin à Göschenen.

La lune brillait de son pur éclat sur les glaciers environnant la vallée, où tout dormait encore. Le Rhône endigué roulait, à travers les champs de seigle et de maïs, ses eaux bruyantes et sales.

Voici le torrent de la Massa, qui sort d'une profonde gorge ; c'est l'émissaire du grand glacier d'Aletsch. De l'autre côté, l'usine électrique de Massaboden, alimentée par les eaux du fleuve, fait entendre le roulement sourd de ses puissantes dynamos.

La route et la voie ferrée de la Furka montent parallèlement. Bitsch, petit hameau, se réveille dans les noyers et les mûriers. Mörel est resserré entre deux parois de rochers ; c'est une oasis d'arbres fruitiers ; les cerises sauvages y rougissent à peine.

Malgré l'heure matinale, le premier train de la Furka nous rattrape. La curieuse machine, suivie de deux wagons de touristes, grimpe, longe le Rhône, se cramponne par sa crémaillère au flanc de la montagne, escalade les vergers et disparaît dans un tunnel.

La vallée se resserre toujours davantage. Nous passons sur le viaduc de Nussbaum. La surprise augmente tout le long de la route : rochers granitiques, bastions, remparts taillés dans la pierre, un peu partout des chalets vétustes, sur une pente, sur un roc. Nous sortons enfin de ce défilé pour entrer dans un vallon étroit bordé de hautes montagnes. Les villages nombreux se succèdent tous les trois à quatre kilomètres. Ils ont tous le même aspect : un tas de mazots noircis ; au milieu, une église blanche protège le petit village. La tour carrée, éclairée pendant la nuit, renferme une modeste sonnerie. La flèche, avec sa forme d'oignon allongé, est de l'art médiéval le plus pur.

A Grengiols, la voie ferrée et la route exigent de nombreuses œuvres d'art : tunnels hélicoïdaux, murs de soutènement le long des précipices ; un terrible casse-cou. Arrêtons-nous dans ce village typique du Haut-Valais. Un peu plus à droite, on nous montre Ernen, dans le vallon de Binn. Ce coin retiré était la demeure des seigneurs de la vallée de Conches. Ceux-ci avaient élevé un gibet pour les bergers récalcitrants. Trois colonnes de pierres existent encore, vision lugubre. Beaux et très pieux seigneurs de ce temps, vos châteaux sont bien

désolés, détruits aux trois quarts, tout porte l'empreinte de la vengeance implacable.

A l'entrée du village de Grengiols, au milieu d'un pont de bois couvert, est un oratoire dédié à la Vierge, reposoir bien humble. Dans sa niche, une petite sainte Marie bénit les passants. Des mains pieuses la fleurissent de roses et d'œILLETS de la montagne.

Dans la seule rue, pavée de gros cailloux, des enfants nous présentent des bouquets de myrtilles, des edelweiss toutes fraîches. Une grand'mère assise sur un banc fume la pipe ou mâchonne des cigares. Un bonhomme appuyé sur son bâton noueux, méditatif et observateur, nous salue. Quelques femmes, encore alertes dans leur robe de laine usée, le mouchoir rouge sur la tête, les reins ceintrés, portent une hottée de foin au fenil.

Un mulet passe, chargé de deux gros paniers, dans l'un des provisions, dans l'autre un berceau avec son contenu.

J'aime ces humbles toits couverts de plates-formes moussues qui semblent s'unir par-dessus les étroites ruelles pour mieux se comprendre, pour mieux s'aider. Un géranium fleuri sur l'unique fenêtre ; un escalier ou plutôt une échelle pour monter dans l'unique chambre ; un lit, un *charret* pour les enfants, quelques images saintes, un crucifix, une chaise, une table. Au milieu de Grengiols, un ruisseau clair va se perdre dans un bois de chênes-rouvres et de châtaigniers. Un grand Christ, tourmenté par les orages et le temps, rappelle aux passants combien il les a aimés.

Point d'auberge à Grengiols, mais dans chaque mazot, il y a du lait, du pain très dur, des fromages de chèvres excellents. Si l'on veut du vin, on vous fait signe : Der Pfarrer ! Mais M. le Curé est monté tout là-haut ; dans un chalet, un vieux vacher se meurt ; il faut lui porter les derniers sacrements, lui fermer les yeux. Dans une très petite chapelle, rencontrée sur notre route, nous avons lu, dans un cadre blanc, sur la tourelle, ces quelques maximes pleines de bon sens et de vérité : « Dieu est ton maître. Le travail enrichit le pays et ennoblit l'homme qui s'y livre. Protège l'orphelin, secoure les vieux, aime le pauvre. L'argent pour la vie et non la vie pour l'argent. Le plus grand poids que la terre porte, c'est l'homme ignorant. Le soleil de la montagne donne la santé du corps et réjouit ton âme. »

Nous arrivons à Fiesch, dernier échelon avant la vallée qui ensuite s'élargit. Les prairies sont couvertes d'un foin abondant très court et serré, émaillées de fleurettes aux couleurs intenses. Tout autour du village, c'est un terrain communal. Il est divisé en parcelles numérotées d'une surface de quinze perches à peu près. Renseignements pris, on nous dit que chaque ménage a droit à un numéro, juste de quoi nourrir une petite vache ou quelques chèvres. Les femmes seules fauchent, très drôlement, par petits coups répétés. Les hommes solides sont guides, bergers ou bûcherons pendant l'été.

Mais les heures passent et la route s'allonge démesurément. Le temps se gâte, un vent violent souffle par rafale. Du fond de la vallée monte un brouillard épais, la pluie se met à tomber. Nous devons prendre le train pour continuer notre itinéraire, du moins pendant l'averse, car si nous voulons faire une étude, ce n'est pas d'un wagon ou d'une auto qu'on voit le paysage, qu'on peut feuilleter une contrée comme un livre d'images.

Le chemin de fer de la Furka, né sous une mauvaise étoile, au moment de la guerre mondiale, ne pouvait prospérer. En 1925, une nouvelle société fut créée pour achever la construction de la ligne de Gletsch à Disentis, par la Furka,

Andermatt, l'Oberalp. Cette ligne relie le Rhône au Rhin dans le plus merveilleux décor de la nature. Elle dépasse l'altitude de 2,000 mètres au tunnel de la Furka ; elle a 98 kilomètres de long, dont 32 à crémaillère.

Nous montons en voiture à Fiesch dans un joli wagon, très confortable. A peine avons-nous quitté la station, dont le chef est une femme, que la crémaillère mord le rail pour gravir le dernier obstacle avant la montée finale, entre Oberwald et Gletsch.

Mühlibach est un très petit hameau perché au pied du glacier de Griess. Il paraît qu'on y voit encore le chalet paternel où naquit Mathieu Schiner. Une plaque commémorative rappelle le souvenir du célèbre cardinal valaisan.

Les villages passent rapidement. Tous sont massés sous la forêt protectrice qui les préserve des avalanches. Quelquefois un mur triangulaire, la pointe dirigée du côté de la montagne, pare au danger d'être emporté ou écrasé en coupant la terrible chute.

Voici Munster, chef lieu des treize dizains, séjour d'été et d'hiver, remarquable par la longue durée de son insolation.

Nous passons Ulrichen, souvenir historique. Le champ de bataille est au-dessus du village ; c'est actuellement une forêt de mélèzes. Nous savons qu'une poignée de Conchois, armés de massues, eut raison de la famille des Habsbourg qui venait à la sourdine enlever la liberté de ce peuple de montagnards courageux et têtus. D'Ulrichen, le col de Nufenen conduit le touriste par le val de Bedretto à Airolo.

Quelques voyageurs nous quittent, à cette station, pour courir vers le Tessin ou vers l'Italie ensoleillée.

Oberwald et sa voisine Unterwasser sont les derniers lieux habités toute l'année de ce côté des Alpes. Ici le Rhône fait un grand coude ; la gorge se resserre ; tout autour, un cirque de montagnes élevées. Pour sortir de la forteresse, on franchit un torrent, un tunnel et l'on est en pleine haute montagne. La voie ferrée traverse une forêt de pins-aroles, le long des gouffres du Rhône dont l'eau mugit dans un couloir affreusement profond ; c'est à faire reculer le plus audacieux. Sur le vide, des arbres sont accrochés ou suspendus, vrais squelettes aux ramures enchevêtrées. Dans la gorge, l'eau cascadelles, blanche entre des pierres noires. Elle gronde, tourbillonne dans les rapides, pour sortir enfin des rochers qui l'enserrent. Il souffle un vent glacé, des restes d'avalanches pendent sur l'abîme. Des troupeaux de moutons et de chèvres paissent dans les éboulis l'herbe rare, parmi les fleurs les plus belles, gentianes, anémones, lis, renoncules, aconits, silènes, soldanelles, et partout le rhododendron, naturellement, toute la symphonie blanche, rouge et bleue.

A la sortie du bois dans la direction de l'est, un spectacle féérique se présente soudain à nos yeux : c'est le grand glacier du Rhône, ce sont les routes du Grimsel, de la Furka, qui grimpent en lacets la montagne qu'on dirait perpendiculaire.

Gletsch avec son hôtel-palace qui ressemble à une caserne, son bureau de poste, quelques magasins, une dizaine de logis pour des ouvriers terrassiers.

Arrêt du train. Les miss, armées de leur indispensable rouleau de couvertures, de cannes ou de parapluies coudoient les gros rentiers allemands, les garçons d'hôtel, les sommelières jolies. Toutes les langues sont parlées dans ce coin désolé. Un grand car fédéral joue les trois notes de son cornet, là-haut sur les têtes. Il descend la route du Grimsel, contourne les lacets à angle vif et arrive devant la poste tout couvert de boue.

Ce qui retient notre regard, c'est le glacier. Il est devant nous, formidable, paroi de 5 à 600 mètres de haut, couleur bleu d'azur par endroits, violet mêlé de jaune, brillant, poli ou boueux. Que l'homme est petit devant ce colosse en marche ! Je dévore des yeux le spectacle inoubliable : cirque de séracs, tourelles déchiquetées, torrent aux ondes tourmentées. On est saisi, on ne parle pas, de peur de gâter l'impression.

Les premières eaux du Rhône sourdent en dessous du glacier ; le ruisseau limpide coule, un peu au hasard, sur les galets de la moraine. Partout, sur le front du glacier, des ruisselets dégringolent ; toutes ses eaux se réunissent 200 mètres plus bas ; la gueule des gorges les engloutit avec un bruit étourdissant. J'ai vécu là une heure terrifiante. La neige tombe en bourrasque. Il fait froid, et cependant nous sommes le 15 août. La montagne est toute blanche. Les pauvres fleurettes, nées à peine d'hier, sont ensevelies. Nous cherchons un lieu où nous réchauffer, nous restaurer. Nous trouvons enfin un gîte, du bon lait que nous ajoutons à nos provisions ; nous voilà les plus heureux de la terre ; mais, hélas ! nos pauvres jambes ! elles nous refusent service.

Notre itinéraire n'est qu'à moitié rempli. Nous nous décidons de faire demain l'ascension de la Furka en auto-car. C'est plus cher, mais c'est pratique. Ce soir-là, bal au palace ! Il est donc des gens qui ne vont pas à la montagne pour en jouir, mais pour s'étourdir et mener joyeuse vie. Pour nous, c'est le repos complet ; nous dormons bientôt comme des loirs en hiver.

A 6 h., debout les morts ! Nous étions heureusement bien vivants, tout ragaillardis. Il neige encore ; mais on nous assure que ça va cesser.

L'auto-car qui doit grimper la Furka est prise d'assaut, nous avons retenu nos places à temps ; il y en a vingt-deux. Nos noms, notre domicile, et nous voilà partis. A ma droite, une vieille miss, tout enfouie sous ses couvertures, ne disait mot. Par intervalle : « Aoh ! splendid, splendid ! » — Yess, réponds-je, car je n'en sais pas davantage.

Les conducteurs fédéraux sont des professionnels accomplis. L'auto-car monte..., monte..., sans fatigue apparente. C'est tout simplement merveilleux ! Les contours brusques sont un jeu pour ces braves employés. Les moteurs ronflent ; des mésanges aux ailes blanches s'envolent. Nous tenons le côté « montagne » ; les passants, le côté « précipices », bordé de boute-roues. Un accident ? quelle chute ! cela donne le frisson.

Nous arrivons bientôt à l'hôtel Belvédère (2 300 m.), au bord supérieur du glacier ; celui-ci est à nos pieds maintenant ; il s'étend au loin comme une mer houleuse. Pendant l'arrêt, nous allons voir la galerie creusée dans le glacier. Un vieux gardien déclanche des lumières électriques de couleurs différentes. Nous nous regardons, nous sommes verts, jaunes, oranges, rouges-incarnats. C'est du vert qui jaunit, du jaune qui verdit. Les éclats de rire se répercutent jusqu'au fond de la grotte. Mais le cor de l'auto retentit : c'est l'appel. A l'hospice de la Furka (2 400 m.), relais. L'ouragan de neige a cessé, le ciel s'éclaircit. Le panorama sur les Alpes valaisannes et bernoises est grandiose. Dire ce que l'on éprouve est impossible. Le soleil fait miroiter tous les sommets. Nous sommes noyés dans le bleu. Partout, le blanc immaculé sur les pointes ; à nos pieds, des brouillards forment comme un lac de lait que bordent les monts majestueux. Bientôt les nuages disparaissent comme par enchantement dans la profondeur des abîmes. Nous revoyons alors tout le chemin parcouru en Valais, celui que nous allons suivre bientôt vers Andermatt par la vallée d'Urseren, sur le versant uranais.

La descente est rapide et n'a rien de bien intéressant. La route serpente la montagne en oblique. La neige a fondu. Un peu partout, nous voyons dévaler, de sentiers rocaillieux, des gens endimanchés. C'est, en effet, le jour du Seigneur. A Realp, à Hospenthal, les cloches tintent l'« appel à la prière ». Nous entrons dans l'église d'Hospenthal pour remplir, nous aussi, notre devoir de chrétien. Un jeune prêtre monte en chaire, exhorte les fidèles à imiter Jésus-Christ ouvrier : « Nous vivons, dit-il, dans un pays pauvre ; aimons et pratiquons la charité envers tous ; faisons l'aumône de notre cœur, donnons l'obole de notre sourire, où luira la bonté de Celui qui nous protège dans nos montagnes. »

La vallée est étroite et marécageuse, en forme de U ; presque pas d'arbres. La Reuss roule comme un torrent le long de la route qui est bien entretenue. A Hospenthal commence la route du Gothard. La sentinelle de la vieille tour des Lombards, aujourd'hui une ruine, gardait, sans doute, ces vallées déjà importantes au temps des Romains.

Andermatt est un grand bourg, bondé de militaires ce jour-là. Nombreuses casernes des fortifications, un peu partout, sur les hauteurs.

Dès qu'on a passé la galerie du « Trou d'Uri » pour se diriger sur Göschenen, on entend le bruit de la chute de la Reuss au Pont du Diable. Les eaux tumultueuses se précipitent le long des parois abruptes et vont se briser contre l'unique arche du pont. Une fumée de poussière humide monte du fond de l'abîme. Le cœur est saisi d'angoisse quand on passe sur ce pont adossé aux rochers qui lui servent d'appui. Vis-à-vis, se dresse le monument de Souwarof. C'est une grande croix grecque de plus de 20 mètres de haut, taillée dans le rocher et ornée d'une couronne de lauriers en bronze. Une inscription en caractères russes rappelle le passage, dans ces lieux déserts, de la fameuse armée des tzars. Elle avait franchi le Gothard pour venir combattre les Français devant Zurich, en l'an 1799.

Nous descendons par le sentier les gorges célèbres de Schölenen. Un train électrique réunit Andermatt à Göschenen. Ce train glisse, comme poussé par une main invisible, passe par-dessus le torrent, entre dans un tunnel, en ressort, pour suivre le bord des précipices. C'est la nature sauvage vaincue par le génie de l'homme.

L'aspect de Göschenen nous a plutôt déçus. Le temps morose nous suggéra l'idée de traverser le grand trou noir pour aller trouver un climat plus doux. Aussitôt dit, aussitôt fait. Un direct allait partir. Quelques grincements de ferraille dans le tunnel du Gothard, et nous voilà au delà des Alpes.

Tout est changé du côté de la Suisse italienne ; ce n'est plus la nature froide de la vallée de la Reuss ; les tons sont chauds ; le ciel plus bleu ; le soleil brille de tout son éclat. La population est toute différente aussi : la moustache noire des hommes, leur teint basané contrastent avec la barbe blonde des Waldstätten ; la petite Tessinoise aux pieds légers ne ressemble en rien à sa sœur d'Uri ou du Valais.

Airolo, Faïdo, Giornico, Bellinzona, les eaux bleues du Lac majeur, Locarno aux rues larges, bordées de palmiers et de lauriers roses. La vigne croît partout ; elle grimpe sur les arbres fruitiers, s'étend paresseuse sur des claies supportées par des pieux de granit brut de deux mètres du sol. Au-dessous, on cultive des légumes, des céréales.

Le petit chemin de fer à voie étroite du Centovalli nous conduit à Domodossola. Cette vallée encaissée et pittoresque porte bien son nom : partout, sur les deux versants des vallons minuscules aboutissent à la rivière ; des téléférages transportent le bois de l'autre rive jusqu'auprès des gares.

A Santa Maria Maggiore, lieu de pèlerinage, nous voyons pour la première fois, la chemise noire des employés fascistes. On nous demande nos passeports ; c'est aussi la douane. Ces gens-là sont très polis, très empressés de nous rendre service. Entre Iselle et Brigue, les douaniers suisses sont plus curieux. Il est vrai que toutes sortes de commerçants nous viennent d'Italie par le Simplon.

Le lendemain, retour dans nos foyers broyards, par le Lœtschberg.

Domdidier, le 15 septembre 1926.

VORLET HENRI.



CHRONIQUE SCOLAIRE

Ecole normale. — La rentrée de l'Ecole normale est fixée au 25 septembre prochain. Il est sans doute à propos de reproduire ici quelques réflexions contenues dans le rapport sur l'année scolaire 1927-28.

« Nous saurions gré, déclare le directeur de l'Ecole normale, au personnel enseignant du canton de nous aider dans le choix des recrues qui se présentent comme aspirants-instituteurs. Sans doute, une ou deux années d'école secondaire constituent une utile préparation à l'entrée au premier cours de l'Ecole normale. Mais un élève sorti directement du cours supérieur primaire n'est nullement désavantagé, ni lors de l'examen, ni plus tard, s'il en possède réellement le programme, et s'il est intelligent.

Nous souhaitons d'abord que l'on dissuade de s'inscrire les enfants qui sont atteints de malformations physiques, de rachitisme, de vices cardiaques et autres, impropres, par conséquent, à suivre les leçons de dessin, de musique, de gymnastique, etc. ; ceux aussi qui sont menacés de tuberculose ou dont la santé laisse à désirer. La profession de l'enseignement réclame une constitution robuste et un développement normal du corps et des organes des sens. L'Ecole n'est pas un sanatorium.

Nous souhaitons ensuite que, les subsides de l'Etat escomptés, les aspirants puissent tabler sur des moyens financiers suffisants pour faire face aux frais de pension et de fournitures. Il est toujours bien pénible à un jeune homme de devoir interrompre des études qu'il a entreprises sans s'être nanti des ressources qui lui permettent de les terminer. La somme indispensable n'est pas difficile à calculer. Que les parents et les protecteurs des candidats à l'enseignement se préoccupent de l'assurer, avant de les engager dans une voie qui pourrait leur être une impasse. Notre Ecole ne saurait assumer les fonctions d'une institution de bienfaisance.

Nous souhaitons enfin des élèves de bon caractère, polis, affables, travailleurs et pieux. Comment peut-on patronner des écoliers dont les dictées et les compositions s'émaillent de douze, quinze et vingt fautes à la demi-page ? De ceux qui ont si peu d'oreille musi-